

morts qui bloquaient l'accès des galeries, et nous y avons trouvé, à l'intérieur, des gens encore vivants. Nous les avons vus, et nous les avons tués. (...) Moi, je n'ai pas été envoyé là-bas par un Blanc, mais par un Interahamwe. Mais je suis passé ici, à côté du Blanc qui se tenait là. (...) Quand je suis arrivé ici, toutes les personnes qui se trouvaient sur la colline avaient été tuées, ou bien étaient descendues plus bas, dans la vallée. Et nous, nous ne faisons que contrôler s'il y avait des survivants, et les tuer. (...) Quand je suis arrivé, il n'y avait presque plus de survivants, il n'y avait que des corps morts.¹³¹

L'assaut génocidaire du 13 mai sur la colline de Gititi

Au cours de mon deuxième voyage, d'anciens génocidaires me racontent les circonstances dans lesquelles s'est déroulé un autre massacre qui eut également lieu à Bisesero ce 13 mai 1994. Ce massacre concerne celui des civils tutsi rassemblés sur la colline de Gititi. Nous sommes alors à Mumubuga, donc pas encore en face de la colline de Gititi vers laquelle nous ne nous rendrons que plus tard.

Sylvestre Rwigimba est, pendant le génocide, policier de la commune de Gishyita. Il raconte l'arrivée, le 13 mai 1994 sur la colline de Kanyinya, d'un convoi de véhicules comprenant des soldats français. Sur une des Jeeps se trouve une arme lourde :

Ils [les Blancs] étaient nombreux [le 13 mai], car il y avait quatre véhicules. (...) Parmi ces quatre véhicules qui étaient des Jeeps, il y en avait une qui avait une grande arme placée au-dessus de la cabine, et qui avait un long et gros canon. (...) Il devait monter dans la Jeep pour regarder à travers l'arme. Quant aux militaires qui étaient dans les trois autres véhicules, ils n'avaient que des armes individuelles. (...) Ils étaient à peu près douze ou quatorze [les Blancs].¹³²

Quand Karihenze, paysan génocidaire, aperçoit l'arme lourde, il est bien incapable de dire de quoi il s'agit :

Nous avons vu quelque chose de très gros sur une Jeep. Nous ne savions pas si c'était un fusil, ou une arme à feu, ou autre chose.¹³³

Élie Ngezenubwo, autre paysan génocidaire, est positionné

par des soldats rwandais :

Même si ces Français ou ces Blancs se trouvaient là, il y avait également des militaires rwandais. Ce sont eux qui nous ont dirigés. Ils nous ont conduits sur les hauteurs des collines, et ils nous ont positionnés à des endroits précis.¹³⁴

Uzabaraho, également paysan génocidaire, voit les soldats blancs se coordonner avec les soldats rwandais :

Quand nous sommes arrivés là-bas, on nous a montré où nous devions nous arrêter. Ils nous ont positionnés. Ils nous ont mis dans des positions avec nos armes, avec nos instruments. Et les Blancs, eux, ont coordonné ce qu'ils avaient à faire avec les militaires rwandais.¹³⁵

Élie voit les soldats blancs se mettre à tirer sur les civils tutsi rassemblés en face, sur la colline de Gititi :

Ces Blancs étaient plutôt devant nous, et tiraient. Donc nous, nous allions derrière eux. (...) Nous nous placions à une vingtaine ou une trentaine de mètres. Nous ne nous approchions pas trop d'eux.¹³⁶

Sylvestre, dont l'arme n'a pas la même portée que celles des soldats blancs, se tient quelque peu à l'écart :

J'étais un peu éloigné d'eux [des Blancs] parce que eux, ils avaient des armes qui pouvaient tirer loin, tandis que mon arme à répétition demandait que je sois proche des cibles. Donc on était un peu éloigné des Français. J'étais un peu éloigné des Français.¹³⁷

Ce n'est qu'après les tirs que les paysans hutu s'en vont achever les survivants tutsi, ce qu'ils font à l'aide de leurs machettes ainsi que de leurs massues. Ce sont les soldats rwandais qui se chargent de dire à Uzabaraho ce qu'il doit faire :

Alors, comme ces soldats rwandais nous connaissaient, qu'ils savaient comment on travaillait, qu'ils connaissaient nos coutumes rwandaises, ce sont eux qui nous ont montré, qui nous ont dit ce que nous avions à faire. Et nous, nous avons utilisé nos machettes et nos gourdins. (...) Comme j'avais une machette et une massue, celui-ci tirait, ou alors ces Blancs - je ne sais pas si c'étaient des Français -, et nous, nous y allions tout de suite après pour achever ceux qui n'étaient pas morts